

L'haleine fétide de la guerre

**La servante
et le catcheur**

*de Horacio Castellanos Moya
(éditions Métailié)*

FIN des années 70 - San Salvador. La guerre est partout, à chaque coin de rue, n'épargne personne. Les opposants dressent des barricades et attaquent les bus ; les sbires du régime rétorquent à coups de massacres, d'enlèvements et de torture généralisée. Le Palais noir, centre névralgique de la dictature, tourne à plein régime, avale des fournées de « subversifs » qui jamais n'en ressortent. L'horreur à l'état pur. C'est dans cet enfer que se débattent les personnages de « La servante et le catcheur », le dernier roman de Horacio Castellanos Moya, aussi poignant qu'irrespirable.

« Ici, on porte tous la mort sur la tronche. » Ainsi parle le Viking, bourreau fatigué, monstre en sursis. Les tripes rongées par la maladie, l'haleine putréfiée, il glisse vers la tombe : « *Ce ne sont pas les années, c'est plus moche que ça.* » Une décrépitude qui ne l'empêche pas d'accomplir sa tâche. Tortionnaire, il le sera jusqu'à son dernier souffle, explique-t-il à cette humble servante venue quémander une faveur : « *Dans ce métier, on obéit aux ordres, ma petite Maria Elena.* »

Cela semble si loin - pourtant il fut un temps où le Viking était humain, où il brillait sous les feux de la rampe comme catcheur, tombait les filles, aimait la vie. C'était avant. Avant que la guerre gangrène tout, la ville, le pays, les hommes, ses souvenirs, son corps. La puanteur qu'exhale sa bouche, c'est celle du Salvador en décomposition.

Le Viking n'est pas le seul

protagoniste du roman. D'autres surgissent au fil des pages, plus humains. Mais tous semblent englués, pris au piège. L'auteur l'a voulu ainsi : en quatre chapitres agencés d'une écriture froide et chirurgicale, Moya dresse un tableau clinique de cette guerre qu'il a lui-même connue (il a grandi au Salvador), sans concession. Innocents ou coupables, bourreaux ou victimes, ses personnages paient tous le lourd tribut du conflit, s'agitent en pure perte. Pas d'héroïsme, pas de belle lutte, pas d'échappatoire, juste le sang, la barbarie et la peur recouvrant une ville poisseuse d'horreur. Et des êtres qui s'effacent : « *Ils en amènent beaucoup tous les jours. (...) On ne remarque pas les visages. Ils ont les yeux bandés et la peur les rend tous pareils.* »

Emilien Bernard

● 238 p., 18 €. Traduit de l'espagnol (Salvador) par René Solis.